

MOCO

Jean-Claude Roullier

Éditions ThoT
Roman

Jean-Claude Roullier est né dans le Var, à Toulon. Diplômé de la Sorbonne, il devient administrateur et exerce, entre autres, en outremer, dans les Caraïbes et l'océan Indien. Il revient finalement s'installer en métropole, dans la région parisienne. C'est son père, un commando marine, un béret vert de Toulon, qui a inspiré sa plume.

PROLOGUE
Le fort Saint-Louis

« Et tout d'un coup, le souvenir m'est apparu.
Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que...
ma tante Léonie m'offrait le dimanche matin à Combray. »
À la recherche du temps perdu, Marcel PROUST.

Mai 2012

Le fort Saint-Louis n'avait guère changé...

Il était là, sous mes yeux, impressionnant, immuable, comme éternel, dominant de son imposante stature le port, assoupi et figé. Le temps semblait s'être arrêté cinquante ans auparavant, identique à celui de mes souvenirs, copie conforme de ce que j'avais gravé, il y a si longtemps, au fond de ma mémoire.

Il faisait chaud. Le soleil, déjà haut dans le ciel, commençait à brûler.

J'ai fermé les yeux et je me suis retrouvé en juin 1964.

Cela avait été, je m'en souviens encore, une belle journée, ma dernière belle journée de gamin insouciant, une journée qu'on aurait dite frivole, futile, légère comme une plume... Une dernière belle journée juste avant que je ne sache.

En fermant les yeux, c'est revenu d'un seul coup ; je me rappelle, mot pour mot, ce que j'avais pensé, les sentiments que j'avais éprouvés, ce jour-là, ce dernier jour où je ne savais pas encore qu'on allait quitter Toulon. Pour toujours...

Face au fort Saint-Louis, cette journée de 1964 s'est mise à revivre, juste quelques heures passées sur la plage du Mourillon, quelques heures volées au temps, où le gosse de sept ans que j'étais alors avait eu envie de récapituler pour son ange gardien – dont je venais tout juste d'apprendre l'existence – et pour ses copains, les autres anges gardiens, les raisons pour lesquelles à cet instant-là, en cet endroit-là, j'étais heureux.

Cela faisait comme une petite musique dans ma tête.

La petite musique de mon enfance restituée, reconstituée. Je l'entendais claire et forte à nouveau. Peu à peu, elle devint symphonie, ma petite symphonie du temps jadis... Une symphonie qui ressemblait beaucoup à ça...

Juin 1964

Le port Saint-Louis, il est tout petit, perdu dans une immense rade, la plus grande rade d'Europe, une rade toute lumineuse où la mer est calme même les jours de fort mistral.

C'est mon père qui m'a dit que c'était la plus grande rade d'Europe et mon père, il en connaît pas mal de rades, il est

marin, il a été dans la baie d'Halong en Chine et dans celle de San Francisco, de l'autre côté de la mer Atlantique, bien plus loin que la Méditerranée, au-delà des colonnes de Djib Haltrar, derrière le cap Horn, tout là-bas aux Amériques du côté où c'est bien pacifique.

C'est pour vous dire, il peut pas se tromper mon père quand il dit que c'est la plus grande rade d'Europe.

Moi, j'aime bien le port Saint-Louis tout petit perdu dans la rade avec tous ses bateaux de pêche colorés, leurs mâts consciencieusement alignés les uns contre les autres sur dix belles et grandes rangées.

Ça aussi, j'en suis sûr qu'il y en a dix de rangées. Je les ai comptées et maintenant je sais compter jusqu'à dix. C'est madame Papillon-Viollet, la maîtresse, qui l'a dit à ma mère ; des fois, je m'en vais même compter jusqu'à des quinze ; c'est là que ça se brouille un peu ; mais, ça ne me fait pas peur.

Manou, la grand-mère maternelle de mon père, celle qui l'a élevé quand il était petit, elle m'a dit que quand je serai grand, je pourrais si je voulais compter sans m'arrêter, juste en rajoutant un au chiffre précédent, compter comme ça jusqu'au moment où j'aurais décidé moi-même tout seul de m'arrêter.

Alors, ça me fait plus peur de compter et je sais maintenant que tous les bateaux du port Saint-Louis, ils sont bien alignés sur dix rangées et que sur chaque rangée, il y a un tas de bateaux ; ça en fait quand même pas mal de bateaux, tellement de bateaux que j'arrive pas tous à les compter ; j'ai essayé, mais à chaque fois que j'arrive à quinze, il y a toujours un oiseau qui passe tranquille sur le port Saint-Louis.

Il vole même pas l'oiseau. Il plane.

Alors, je lève les yeux pour le voir planer sur le port Saint-Louis dans toute cette lumière, dans ce ciel bleu où le soleil

vous éblouit et quand il est parti l'oiseau impassible sans même donner un coup d'aile vers la plage du Mourillon toute proche, je me rappelle plus combien j'avais compté de bateaux dans le port Saint-Louis avant que je le regarde planer tranquille dans le ciel bleu.

Mais c'est pas grave. Manou, je sais qu'elle a raison.

Un jour, j'arriverai à les compter tous les bateaux du port Saint-Louis, peut-être même que j'arriverai à compter tous les bateaux de Toulon juste en rajoutant un à mon compte, en rajoutant un bateau à chaque fois que j'en verrai un et pour les voir, je ferai tous les ports, y compris celui de l'arsenal où il y a tous les bateaux de guerre, les frégates, les torpilleurs, les croiseurs, les avisos, quelques vedettes et même un porte-avions m'a dit mon père qu'est marin militaire ; j'irai aussi compter tous les bateaux de la Seyne-sur-Mer, même ceux pas finis des chantiers navals, et ceux aussi de Saint-Mandrier, et les voiliers, et les sous-marins nucléaires du général de Gaulle, qui sont de l'autre côté de la rade, juste en face du quai Cronstadt là où je passe tous les matins pour aller à l'école.

Faut vous dire aussi qu'à chaque fois que je compte les bateaux du port Saint-Louis, c'est pour ça également que j'arrive pas à les compter, c'est toujours la même chose, y'a ma mère qui m'appelle quand l'oiseau passe ou juste avant ou juste après qu'il passe et ma mère quand elle m'appelle, j'arrête définitivement de compter parce qu'elle est tellement jolie ma mère dans son tout petit bikini bleu turquoise sur la plage du Mourillon, la plage qu'est juste coincée derrière le fort Saint-Louis, que ça me déconcentre et que j'ai même plus envie de compter.

Je cours vers elle, elle me prend dans ses bras et je suis bien, car quand elle m'appelle, c'est soit qu'elle a envie de me faire un bisou, soit que c'est l'heure du goûter.

Ma mère, elle s'appelle Alice. Alice Bastian.

Bastian, c'est son nom de petite fille comme elle dit, mais ça, c'est un secret entre nous ; on en a même un autre de secret, en fait, elle s'appelle pas Alice, mais Catherine.

Mais Catherine, ça lui plaît pas, elle aime pas ; c'est pour ça qu'elle dit à tout le monde qu'elle s'appelle Alice.

Le premier secret, elle a dit que je pouvais en parler à tout le monde si je voulais, mais le second secret, alors là non, le second secret, je peux en parler à personne, même pas à mon meilleur copain, Baptiste, le fils de Caroline, la meilleure copine de maman, et de Germain, un béret vert comme papa, sauf que lui, il est aussi infirmier.

Ma mère Alice, elle est alsacienne. On dirait pas comme ça à la voir, toute bronzée dans son joli petit bikini bleu turquoise. Elle est née dans l'Est, à Strasbourg, au mois de janvier. Je me rappelle plus l'année, mais le jour, ça, je le connais, c'est le cinq janvier. Je m'en rappelle parce que le cinq, c'est le jour de son anniversaire, tous les ans ; ça vient juste après Noël et le jour de l'an, comme ça nous, on peut faire la fête plus longtemps que les autres.

Maman, elle m'a dit qu'elle était née un jour de neige.

Moi, de la neige, j'en ai encore jamais vu. Il paraît que c'est tout blanc, tout froid et même qu'on peut jouer avec et sculpter de grands bonshommes et leur mettre une carotte au milieu du visage pour faire le nez. J'espère qu'on aura bientôt de la neige à Toulon. Je crois que j'aimerais bien jouer avec, j'ai même pris une carotte dans le panier aux légumes sous l'évier de la cuisine, que j'ai cachée sous mon lit pour faire le nez du bonhomme quand il y aura de la neige à Toulon, mais faut dire qu'elle vient pas très vite cette neige. Alors, j'attends.

« Patience et longueur du temps font plus que force ni qu'orage », dit souvent mon père.

Ma mère, elle rit tout le temps, elle est marrante, épatante comme dit Manou.

— Maman, tu crois que j'arriverai un jour à tous les compter ?

— À compter quoi, François ?

— Eh ben, tous les bateaux du port Saint-Louis.

— Si tu continues à bien travailler à l'école, c'est sûr, un jour tu arriveras à tous les compter.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre !

— Maman, j'ai drôlement soif et j'ai vu un bateau dans le port Saint-Louis, il s'appelle Alice comme toi !

— Donne-moi la glacière, bout de chou, là-bas juste à côté du sac de ton père sous le parasol, j'ai fait à la maison une bouteille de menthe à l'eau et puis il faut que tu goûtes, il est déjà seize heures, il y a des choco's au chocolat... »

Le sac de mon père, à côté de la glacière sous le parasol jaune tournesol, comme dit maman, c'est son sac à dos de marin militaire du commando Hébert, là où y'a tous les bérets verts plongeurs parachutistes comme lui.

Son sac à dos à mon père, c'est une caverne d'Ali Baba remplie de trésors ; j'ai quelquefois le droit de lui apporter, mais jamais de l'ouvrir. Dedans on trouve un grand couteau qui peut blesser et la belle montre de plongée que lui a donnée le commandant « Couche-tôt », celui qu'a inventé les appareils pour respirer sous l'eau. C'est pour ça que j'ai pas le droit de l'ouvrir son sac en beau drap épais sur lequel se mélangent toutes les couleurs des campagnes et de la forêt. Ces couleurs, c'est un camouflage qu'il m'a dit, un camouflage pour passer inaperçu pendant les guerres.

— Tiens maman, v'là la glacière, même pas lourde !

— Ah mais c'est vrai, François, t'es grand et fort maintenant !

— Il est où, Toutou ?

— Ben voyons, tu te rappelles pas, on l'a laissé à la maison, de toute façon, il n'aime pas beaucoup l'eau, Toutou, tu sais bien ! Ils sont bons, tes choco's ?

— Oui !

— Alors il est comment ton bateau qui s'appelle Alice, mon chéri ?

— Il est beau, tout bleu avec une grande voile blanche !

Toutou, il m'énerve toujours, mais quand il est pas là, il me manque déjà.

C'est un espagnol breton m'a dit mon père, c'est un nom de race de chien de chasse. Toutou, c'est moi qu'ai trouvé le nom ; il est né y'a à peine trois mois ; il court partout comme un petit fou ; il sait pas encore trop bien se tenir ; c'est pas un grand comme moi ; c'est un petit chiot ; c'est sans doute pour ça qu'on l'emmène pas à la plage où il ferait que des bêtises.

La plage du Mourillon, elle est bien mignonne, pas très très grande comme maman, toute blonde comme ses cheveux, toute bleue comme ses yeux.

On y va presque tous les après-midi, le week-end et pendant les vacances ; même des fois on y va tout de suite dès que je rentre de l'école. Faut dire qu'on habite pas loin de la plage, boulevard Eugène-Pelletan, à cent mètres à peine, au rez-de-chaussée d'une petite maison d'un étage.

J'ai pas le droit de monter l'escalier de la maison. Les propriétaires monsieur et madame Capistani, des personnes âgées qu'aiment pas le bruit, ils habitent au premier étage ; mais j'ai quand même le droit de jouer dans la petite cour derrière où il

y a un bel olivier tordu de partout et un petit cabanon plein de boulets de charbon noir et de bûches. On y a dégagé un peu de place pour installer nos deux tortues, Castor et Pollux. C'est moi qui leur donne la salade et qui les remets sur leurs pattes quand elles se retournent sur le dos et qu'elles savent plus comment s'en sortir. Dans ma cour, y'a aussi un préau pour s'abriter des orages comme à l'école, mais bien plus petit.

La plage du Mourillon, elle est bien mignonne, toute blonde et toute bleue.

Quand on est assis sur les serviettes, la mer est encadrée comme dans une peinture du musée de la marine, en haut par le ciel, en bas par la plage, à gauche par les palmiers et à droite par le fort Saint-Louis ; c'est Napoléon l'empereur des Français, nous a dit madame Papillon-Viollet, qui l'a construit lui-même le fort Saint-Louis ou peut-être qu'il l'a juste renforcé, je me rappelle plus trop. En tout cas, il l'a fait à cause des Anglais qui menaçaient la France. Le fort de Napoléon, il est prolongé par une jetée qui va loin dans la rade. On peut plonger tout au bout, quand maman regarde pas ; et quand nous les petits, on a plongé, ce sont les grands qui viennent nous chercher, ou plutôt qui viennent chercher ceux qui savent pas nager ; moi maintenant, j'arrive presque toujours à me débrouiller tout seul ; c'est normal, mon père en ce moment, il m'apprend à nager.

Il a même dans son portefeuille, rangé dans une des poches intérieures de son sac à dos du commando Hébert, une photo de moi avec ma belle coupe en brosse qu'il montre à tout le monde. Il l'a prise avec son tout nouvel appareil photo Kodak Instamatic. La photo, il en est drôlement fier. Il m'a mis ses palmes, son tuba, son masque de plongée et il l'a fait comme ça du premier coup sur le sable, tout près au bord de la mer, en me disant surtout de pas bouger. Pour sûr, j'ai pas bougé...

À gauche de la plage, il y a d'immenses palmiers. On se croirait dans une oasis du désert avec Lawrence d'Arabie et le prince arabe Homard Shérif.

Quelquefois le soir quand maman ne veut pas faire à manger, on va au restaurant italien caché sous les palmiers. La serveuse Marinella, celle qu'a le nom d'une chanson de Tino, quand elle vient prendre la commande, elle m'interroge toujours en premier pour me demander ce que je veux. Quand je lui dis des longs tuyaux à la farce rouge, elle se met à rire ; ça fait comme le bruit de la petite rivière juste derrière la maison de papy Jean et de belle-mamie Mathilde au Garlaban. Je l'appelle belle-mamie, Mathilde parce que c'est la seconde femme de papy Jean, c'est pas ma vraie grand-mère ; la mère de mon père, elle est morte quand il avait dix ans. Mon père, c'est un orphelin.

Marinella, quand elle entend que je lui dis des longs tuyaux à la farce rouge, c'est comme un code entre nous, elle rigole, elle se moque un peu de moi, mais elle est toujours réglo comme dit papa, elle m'amène les spaghettis sauce provençale. Moi, je préfère la provençale à la bolognaise.

J'aime bien la plage du Mourillon. J'aime bien Toulon aussi. C'est ma ville, c'est là où je suis né. Je m'y sens bien. Je m'y ennuie jamais, il y a tout le temps quelque chose à faire.

Avec maman par exemple, tous les jeudis et tous les samedis matin on va au marché du cours Lafayette, un des marchés de Provence que chante Gilbert Bécaud, monsieur cent mille volts l'appelle mon père, un marché où l'on dirait que sont réunis dans une explosion de couleurs, de bruits et d'odeurs, les plus belles fleurs et les plus beaux fruits de France, peut-être même du monde entier, qui sait ?

Monsieur Grosbert le charcutier du marché chez qui on va, il me dit toujours dès qu'il me voit, avec son accent chantant :

« Et qu'est-ce que ce sera ce matin pour monsieur François ? », et là il faut que je lui réponde aussi sec : « Deux tranches de cisson à l'ail. »

C'est drôlement bon le cisson à l'ail. J'adore ça. Quand j'ai répondu, monsieur Grosbert, il me les donne les deux tranches et avec sa grosse voix il répète plusieurs fois : « Et voilà deux tranches de cisson à l'ail pour monsieur François ! » en souriant et en regardant maman.

Je suis bien sûr qu'il me donne du cisson à l'ail parce qu'il est amoureux en secrète de maman.

Sur le cours Lafayette, y'a aussi le grand bazar « Au Fouillis ».

Tous les jeudis, quand j'ai bien travaillé avec madame Papillon-Violet, maman, elle m'emmène Au Fouillis. J'ai le droit de choisir, entre les bouées et les maillots de bain, les crèmes à bronzer et la bimbeloterie à touristes, un petit soldat. J'en ai plein à la maison, plus de quinze. Mon père, avec son tout petit pinceau fin en poil de chameau berbère, il repeint en vert les bérets rouges des soldats. J'arrive jamais à trouver des petits soldats qui ont un béret vert. Peut-être parce que les bérets verts, parachutistes, nageurs de combat comme papa, c'est comme qui dirait des agents secrets un peu à la James Bond, mais en militaire et qu'on n'a pas le droit de faire des jouets sur eux parce qu'ils doivent rester incognito.

Le dimanche, des fois, on va au cinéma avec mes parents au Comédia, rue Orvés, ou sur les grands boulevards à l'Excelsior ou au Majestic.

À chaque rebondissement, surtout dans les westerns de John Wayne, les Maigret et les films de cape à l'épée de Jean Marais, on entend des exclamations et des hurlements dans la salle. C'est marrant.